



Roland Boudarel

Place
Médard

Roland Boudarel

Place Médard

© Roland Boudarel, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0384-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma petite Mouche, pour sa bienveillance, sa patience et sa présence.

En hommage à Marguerite Marie Chabay (1917-1998), illustratrice
quimpéroise.

Sanguine, joli fruit

Soleil de nuit.

Jacques Prévert

Gwenn

Dans cet enclos où venaient de filer les derniers mois de ma vie, et sans doute pour la dernière fois, je portais mon regard sur les murs borgnes vérolés de salpêtre. Mon balluchon était posé aux pieds de mon lit, je n'y gardais que quelques vêtements. Je savais qu'on m'emmènerait aujourd'hui, mais j'ignorais à quel moment. J'allais prendre le bateau, pour la première fois de mon existence. Curieux, pour une Bretonne, mais moi j'étais une fille de la terre, pas de la mer. Toute cette vie d'avant je l'avais passée dans les champs, les quittant juste pour vendre le lait de mes vaches au marché de la place Médard, à Quimper.

Mon destin aurait dû se dérouler telle une pelote de laine démêlée. Naître, grandir, mourir, dans mon village, comme tous les gens d'ici.

Ma mère avait accouché en 1862. C'était en novembre, le 11, pour la Saint-Martin. L'homme qui l'avait engrossée manquait à cette occasion. Comme plus tard, comme toujours. Je ne connus que son identité, Roch Covin. En souvenirs oubliés, hormis moi, il n'abandonna qu'un dessin rapporté de Florence où il était allé se battre pour l'empereur. J'ai vu le jour chez notre cousine Constance Jaouen. Dans l'ordre des choses, elle devint ma marraine.

Tous reconnaissaient une très jolie fille en Rose Le Guillou. J'allais conserver son regard bleu, ses cheveux châtain, et ses lèvres finement ourlées sur un sourire engageant. Elle me légua un caractère bien trempé marqué par un courage à toute épreuve, puisque les coups du sort rythment le quotidien de ces femmes du Finistère. Par son tempérament et sa beauté, elle faisait tourner la tête aux nombreux gaillards qui l'invitaient à danser. Et puis un soir, dans une de ces fêtes, ce fut un garçon qui la grisa et l'étourdit. Quelques semaines après cette veillée où ils avaient guinché au son de la bombarde et du biniou, elle réalisa que son corps avait changé. Le sang n'arrivait plus tous les mois. Sa mère le comprit aussi. Avant que le père s'en aperçoive et chasse sa fille, elle l'envoya ailleurs, à Ploéven, pour servir chez Constance.

Constance s'était mariée avec Michel Jaouen, après qu'il soit revenu au célibat par son veuvage. Elle travaillait en tant que première vendeuse dans son magasin de toiles et de vêtements, près de Recouvrance, à Brest. Naturellement, elle

devint sa nouvelle épouse. Trente ans les séparaient et ils conçurent un bébé avec difficultés. Ce petit gars ne survécut pas longtemps et disparut de la diphtérie. Ils me considéreront alors comme leur fille unique.

Ploéven est ancré au cœur d'une campagne verdoyante et nourricière, tout en s'ouvrant sur les bleus outremer et turquoise de la baie de Douarnenez.

Les Jaouen habitaient une grande maison aux allures presque bourgeoises, derrière l'église et son enclos paroissial. J'y vécus une enfance heureuse, même si ma mère mourut d'un cancer du sein peu avant mes cinq ans. Ma marraine transforma cette maison en un cocon chaud où je me sentis toujours bien.

J'aimais mieux quand Constance ne s'absentait pas, car son mari m'impressionnait. On l'appelait l'Amiral, puisqu'avant de reprendre le magasin de toiles de ses parents, il avait servi dans la Marine en tant qu'officier. Même ici à Ploéven, au milieu des paysans, il continuait à s'habiller tel un bourgeois de la ville. L'hiver, dès le réveil, il mettait un costume sombre avec un gilet de flanelle. Du printemps à l'automne, il en changeait pour choisir un gris, plus léger. Au cœur de l'été, il en revêtait un troisième, couleur sable. Il se permettait parfois d'ôter le veston lorsqu'il jugeait la chaleur excessive, mais il ne remontait jamais les manches de ses chemises blanches, retenues par des boutons en or. Il conservait toujours un certain maintien, et ne sortait jamais se promener, sans son chapeau, et sa canne en écailles de tortues. L'Amiral goûtait la simplicité, mais comme on disait ici, il en imposait. Sa taille, élancée, lui donnait fière allure. Il s'adressait aux gens, avec une éloquence presque théâtrale, mais il leur parlait avec bienveillance, grâce à un vocabulaire approprié. Jamais je ne l'ai entendu s'emporter ou élever la voix sur une de nous trois, que ce soit Constance, la cuisinière ou moi-même. L'Amiral restait toujours maître de lui. Il faisait preuve de curiosité, car il aimait apprendre et se cultiver. Il était sûrement l'homme le plus instruit de Ploéven, et peut-être même du canton.

Dans la maison, une pièce entière lui était réservée. De grandes bibliothèques en bois foncé fermées par des portes vitrées soutenaient des rayonnages emplis de cartes et de livres. Ce qui revêtait à mes yeux une valeur inestimable, c'est que jamais il ne m'interdisait l'accès à cette pièce. Des heures, je restais assise, sur le fauteuil près de la fenêtre, d'où on voyait le puits de la cour et le porche qui ouvrait sur le village. Petite fille, il devait m'aider pour en descendre, car mes jambes n'y suffisaient pas. Au début, je me contentais de tourner les pages, de me perdre parmi les planches, après je compris que ces lettres et ces mots

formaient des phrases et des images pour me faire voyager. J'aimais tous ces livres illustrés, ces récits d'expéditions, ces cartes. Grâce à eux, partir pour la Nouvelle-Calédonie tout à l'heure ne me faisait pas peur. Cette inconnue-là n'en était finalement pas une.

Grâce à ces livres et à Constance, très jeune, je sus déchiffrer ces pages. Ainsi, je me sentais à part des autres enfants de mon âge. Je ne voulais pas paraître supérieure, mais je distinguais presque un fossé sans passerelles entre eux et moi. Toute ma vie, cette différence perdura, pour mon bonheur, mais plus souvent pour mon malheur. C'était sans doute ce fossé qui m'avait conduite là où je me retrouvais.

En plus de la lecture, j'aimais aussi le dessin. Constance me donna un jour un caillou qu'elle avait rapporté de la presqu'île de Crozon. Pour me l'offrir, elle l'avait entouré d'un tissu en fils dorés. Même si ici on l'appelait la pierre noire, l'Amiral qui connaissait toujours le mot juste m'apprit qu'on la nommait parfois l'ampélite ou la pierre des charpentiers. Il alla me chercher une planche de bois, et durant des heures, je la couvris de traits dans tous les sens. Au début, c'étaient des barbouillages d'enfants, mais peu à peu, mes progrès furent réels. Un jour, Michel Jaouen déclara que pour mon âge j'étais douée. Il m'assura qu'en travaillant, je pourrais devenir une artiste achevée. Il me raconta l'histoire de Giotto, ce jeune berger italien qui savait tracer des cercles parfaits et qui fut considéré comme un des premiers maîtres de la Renaissance. Je rapprochais alors ce récit du Giotto représenté sur le dessin rapporté de Florence par Roch Covin.

C'est peut-être par ce souvenir que la peinture m'attira, ainsi que ceux qui la pratiquaient, mais pour mon malheur cette fois. Cela me permit surtout une évasion durant ces longues heures où je contemplai cette toile de Christ en croix accrochée dans la salle des assises.

Même si j'aimais lire et dessiner, je ne passais pas mes journées, nez au vent, à rêvasser. Constance m'éduquait pour que je sache travailler et tenir une maison pour plus tard. Elle m'offrait mon bagage pour devenir domestique chez des bourgeois à Pont-l'Abbé ou à Quimper, ou simplement pour figurer la bonne épouse.

Elle m'apprenait à coudre, à cuisiner, à entretenir un intérieur. Elle voulait aussi que je ne reste pas refermée sur moi-même entre elle et son mari. Chaque

été, elle m'envoyait dans une ferme pour garder les vaches et découvrir une vie différente. Je savais très bien que cette vie-là serait la mienne. Je ne possédais pas de bien laissé en héritage par ma mère, hormis un médaillon qui noircissait avec le temps et un dessin sans valeur.

Lorsque j'eus seize ans, Constance me plaça dans une famille aisée de Quimper. Leur vaste appartement lumineux était situé sur les quais de l'Odet. Depuis les grandes fenêtres, on voyait en dessous les bateaux amarrés, voiles baissées, en attente du départ.

Yvonnice Le Corre avait été officier de marine, c'est ainsi que les Jaouen l'avait connu. Je travaillais chez eux par nécessité. Ils ne purent rien me reprocher. Je ne voulais pas décevoir ma marraine, mais je n'aimais pas ces gens-là.

Madame Le Corre était une femme effacée et dominée par son mari, mais autoritaire et pétrie de méchanceté lorsqu'elle se retrouvait face à ses domestiques ou ses enfants. Elle faisait preuve de médisance, et s'adonnait notamment au persiflage chaque fois qu'elle recevait ses amies, les jeudis après-midi, autour d'un thé. Je n'aimais pas le trait fin de ses lèvres. Elle ne savait pas sourire, ignorant la bonté et la tendresse.

Son mari, un homme rêche, parlait peu, sans doute par dédain. Lorsque sa femme s'absentait, il s'enfermait dans sa chambre, à lire sur le fauteuil qui l'accueillait près de la cheminée. Je n'aimais pas ces moments-là, car il tenait à ce que je vienne lui apporter un verre de vin dans le retranchement de son repère. Parfois, il m'attendait étendu dans son lit, souvent nu sous son édredon. Il me demandait de lui arranger ses draps et ses oreillers. Il plongeait son regard d'acier glacé dans la candeur novice du mien. Il souriait alors en un rictus carnassier, et m'obligeait à m'attarder plus longuement.

Je restais quatre ans chez eux. Ce ne furent pas les plus belles années de ma vie. Ce ne furent pas les pires non plus, mais je ne le savais pas encore.

Je revins finalement à vingt ans dans la maison des Jaouen, bien différente, car ces années passées en ville m'avaient éloignée de ceux et celles qui avaient continué de grandir à Ploéven. J'avais aussi rapporté le fruit de mes gages. Constance et l'Amiral décidèrent qu'ils n'y toucheraient pas.

La plupart des filles de mon âge s'étaient mariées entre temps et étaient

devenues grosses à plusieurs reprises. Les garçons attrayants portaient déjà l'anneau et, comme en fin de foire, les restants n'étaient pas dignes d'intérêt.

Parfois, je me demandais si je trouverai chaussure à mon pied. La solitude et le célibat ne me faisaient pas peur. J'aimais, après une journée de travail, prendre ma chandelle, la poser sur le rebord de la fenêtre et lire longuement. J'avais découvert George Sand, et j'appréciais ses romans, dans cette campagne berrichonne que je ne connaissais pas. Le fait que ce soit une femme qui écrive me plaisait aussi, même si durant un certain temps j'ai cru que c'était un homme, jusqu'à ce que l'Amiral me confirme le contraire.

Et puis un jour, je rencontrais Pierrick Penmarc'h. Il venait de Kerfeunteun, un bourg proche de Quimper. Il avait quatre ans de plus que moi, toujours pas marié, sans doute à cause de son surnom, krank¹ en breton. Il marchait en effet tel un crabe, car il était né avec une luxation de la hanche. C'était un défaut de fabrication et on laissait agir dame nature, sans soigner quoi que ce soit. On léguait souvent cette malformation de père en fils, surtout dans le Finistère. Parfois, cela sautait une génération, voire deux, ou plus, et ça revenait. Quand il ne se déplaçait pas, Pierrick conservait une certaine élégance. J'aimais ce sourire enfantin qui rendait attachant son visage aux traits presque féminins. Pierrick semblait différent de la plupart des garçons. Apparemment docile, il me paraissait toutefois de peu d'envergure, mais je n'aurais pas voulu d'un mari trop autoritaire.

Sur le marché des épousailles, même si on estimait Pierrick riche, grâce aux terres en héritage et à son statut de fils unique, sa démarche chaloupée rebutait les prétendantes de sa condition.

Sans doute parce que j'étais un peu plus jolie que les autres demoiselles et dotée généreusement par les Jaouen, les Penmarc'h acceptèrent rapidement que je devienne la fiancée de Pierrick. Ils étaient sûrement soulagés de voir convoler leur progéniture, ce dont ils commençaient à désespérer.

Les deux familles trouvèrent un accord et je pris la direction de Kerfeunteun après un mariage sans grande pompe puisque mon histoire me privait d'une parentèle élargie. Les Penmarc'h étant fâchés avec plusieurs branches de la leur, ce mariage ramassé leur convenait aussi, et ne coûta pas grand-chose.

Lorsque je gagnais mon logis, cette vie qui se profilait aurait dû me ravir, et